

Objectivité et Subjectivité : une réconciliation nécessaire

L'idéal d'objectivité

Les sciences (surtout celles dites « dures », mais aussi toutes les approches qui se veulent scientifiques, en réaction à l'appellation plus ou moins méprisantes qu'on leur accole de « sciences molles », ont comme idéal d'arriver à des conclusions universelles partageables rationnellement construites, et logiquement indestructibles ! Elles établissent ainsi **des Lois absolues**, une fois achevées les discussions qui les proposent et les mises en question qui les contestent. Les démonstrations relèvent des faits et s'appuient sur une expérimentation reproductible par tout un chacun qui appliquerait le protocole de mise en œuvre. Ainsi, indépendamment de l'observateur, l'observé devient partageable, indiscutable, un objet en soi. C'est grâce à cette démarche que nos connaissances sur le monde physique ont évolué et permis des progrès techniques indiscutables. Les sciences tentent de répondre aux multiples questionnements que nous nous posons sur le *quoi ?* et le *comment ?*¹

Contexte et observateur

Ce qui est oublié dans cette démarche, c'est que **ces « explications-Vérités » que les sciences dégagent, ne sont valables que dans un certain contexte qui permet de les valider**. La généralisation de la Loi décontextualise cette vérité qui rencontrera inévitablement des exceptions lorsqu'on tentera de l'appliquer dans d'autres contextes, plus complexes ou simplement autres, que ceux de l'expérimentation « toutes-choses-égales-par-ailleurs ». Cette objectivité est le résultat d'un *processus* long et difficile *d'objectivation* au sein d'une communauté de savants dont les débats et les désaccords jalonnent la route, laissant sur ses bas-côtés la multitude des cadavres des théories fausses et des interprétations délirantes.

Mais un élément essentiel de ce contexte de construction d'une vérité objective, ce sont les observateurs eux-mêmes !

L'inévitable subjectivité

La science tente donc d'établir des propositions indépendantes de la personne qui la formule. Mais le scientifique, lui, est un homme², pas nécessairement comme un autre. Il a donc ses goûts, ses croyances, son histoire, ses intérêts, ses motivations, ses appartenances et sa culture. Ses choix, même les plus rationnels, sont influencés aussi par des dimensions subjectives, c'est-à-dire liées au « sujet » qu'il est. Certains remarquent à juste titre que tous nos savoirs passent par le filtre, direct ou indirect, de nos perceptions. Bien des dispositifs nous permettent d'avoir accès à ce que nous n'entendons pas, ne voyons pas, ne sentons pas.

¹ Cf. F. BALTA. *La complexité à la portée de tous, une nécessité citoyenne*. Érès, Paris, 2017.

² Cédant à une coupable habitude, j'emploie le mot « homme », non dans son sens sexué ou genré, mais comme le mot le plus simple pour désigner l'ensemble des humains, hommes, femmes, enfants, demoiselles, et ce quelles que soient leurs pratiques sexuelles ou même leur absence de vie sexuelle...

Ces dispositifs ne font que transformer ces éléments non perçus en données sensibles dans le champ de nos possibilités. Ils nous donnent accès à ce que nos sens n'atteignent pas.

Et les signaux devenus ainsi perceptibles, et apparemment objectifs³, nous permettent et nous imposent un travail d'interprétation pour arriver à les comprendre.

Un subjectivisme radical

De cette impossibilité, pour établir ces connaissances, de ne pas passer par un être humain, et donc par ses filtres, certains en ont déduits qu'il fallait renoncer non seulement à une objectivité absolue, mais aussi même à affirmer l'existence d'un réel objectivable en dehors de nous : seules comptent alors les histoires que nous nous racontons, nos narrations. Des œuvres d'imagination donc, et la vérité, devenue inaccessible, ne serait jamais qu'un point de vue, parmi mille autres, tous ayant leur valeur intrinsèque. C'est la thèse soutenue par le constructivisme radical et plus encore par le constructionnisme social. Mais peut-on se contenter de ce relativisme absolu, alors que nos histoires se heurtent bien souvent très concrètement au démenti infligé par un quelque chose qui les contrarie, nécessairement situable en-dehors d'elles, et qu'on appelle le Réel ?

Réconcilier objectivité et subjectivité

Le point de vue phénoménologique
« n'est pas le point de vue extérieur
de l'observation empirique et de l'analyse causale.
La phénoménologie aborde les mêmes phénomènes, mais depuis soi,
décrivant non pas ce que tout un chacun pourrait constater et discuter,
mais en premier lieu ce dont moi seul puis avoir l'expérience. »
Étienne Bimbenet.
L'animal que je ne suis plus. Gallimard, 2011

La subjectivité impose la prise en compte de points de vue nécessairement différents et ouvre ainsi à la possibilité (la nécessité ?) du dialogue et de la confrontation. C'est encore croire à l'objectivité que de défendre que son point de vue est « meilleur » que celui des autres, qu'il est le seul « vrai ». Ce sentiment de vérité est important puisqu'il sert d'assise à nos décisions, à nos choix, à notre sécurité aussi puisqu'*il donne sens* à ce que nous éprouvons. Cela construit un monde familier, compréhensible, et donc davantage maîtrisable et prévisible. Mais, la diversité des subjectivités impose le débat, et invite à renoncer à être le détenteur d'une Vérité absolue.

Nous habitons la même planète, même si nous n'habitons pas les mêmes mondes !

Pour soutenir l'existence de la possibilité même de cette richesse des points de vue, il est nécessaire de supposer l'existence de quelque chose qui les permet tous, et qui existe en dehors d'eux. C'est ce que Lacan appelait « le Réel ». La complexité infinie de ce réel, qui dépasse très largement les possibilités de perception et de cognition de chacun, permet de penser que tous les

³ Quoi de plus objectif en effet, qu'un chiffre, qu'une mesure ? en oubliant les artifices qui ont été nécessaires pour les obtenir ?

points de vue sont « vrais », c'est-à-dire se vérifient et sont explicatifs, à condition de les remettre dans le contexte singulier de leur expérimentation, toujours limité. Le contexte de chaque humain, c'est-à-dire son histoire tissée par ses expériences, étant différent de celui de tous les autres, pas étonnant qu'il y ait une multitude de points de vue sur la complexité du monde ! Chaque point de vue en est une perception-interprétation simplifiante, qui tente de rendre compte d'une plus ou moins grande partie de ce Réel tel qu'il est vécu par un sujet singulier.

Ce qui semblera alors le plus juste, c'est-à-dire le plus vrai, c'est ce qui expliquera le plus simplement la co-présence d'éléments hétérogènes dont certains restent non compréhensibles à la lumière d'une interprétation limitée. Une théorie qui explique, à elle-seule et simplement, davantage de faits constatables qu'une autre sera considérée comme supérieure, et éventuellement plus porteuse de vérité⁴. Dans cette quête infinie, tout point de vue laisse des zones d'ombre. Heureusement, elles ne le sont pas pour tout le monde, et il y a toujours quelqu'un pour signaler un élément resté inexpliqué !

Un savoir incertain sur des bases certaines et fragiles

Réconcilier objectivité et subjectivité suppose de prendre au sérieux à la fois les ressentis éprouvés, et, en même temps, le besoin de sens qui nous habite. Le problème n'est pas de savoir si tel ou tel élément est « vrai » ou « faux », « justifié » ou « inadéquat », « normal » ou « pathologique », mais dans quel contexte il se valide ou s'invalide.

Chacun a le sentiment de faire de son mieux face aux situations qu'il rencontre. A défaut de penser avoir toujours raison, nous pensons ne pas avoir tort de faire un choix plutôt qu'un autre, en espérant que l'avenir ne démentira pas cette espérance.

Lorsque l'on fait de son mieux et que ça ne fonctionne pas, on est plus ou moins obligé de remettre en question ses perceptions ou sa compréhension, ou ses actes... sauf dans les situations sociales, relationnelles, où il est toujours possible et même probable que ce soit « les autres » qui ont mis notre projet en échec, qui n'ont pas compris, ou qui sont animés par de mauvaises intentions, qui se trompent, etc. Cela invite chacun de nous à vouloir changer les autres, à les convaincre de voir les choses comme nous-mêmes, et à souligner leurs erreurs de jugement... Premier pas dans une escalade qui alimente sentiment de non-reconnaissance, et agressivité... à moins d'être l'occasion d'une ouverture, d'abord inconfortable, vers de nouvelles compréhensions.

Mais cette ouverture suppose une remise en question souvent difficile de nos convictions les plus solides, ouverture qui s'accompagne fréquemment d'un vécu de catastrophe, d'écroulement de nos points d'appuis qui se révèlent tout à coup défailants. Plus nous aurons constitué un savoir sûr de lui, et plus cet écroulement sera ressenti douloureusement. Ceux qui doutent de leur savoir changeront plus facilement de point de vue, en évoluant de certitudes fragiles en certitudes incertaines et en certitudes ouvertes aux questionnements que la vie apporte. Alors, peut-être, le non-savoir devient-il l'allié d'un processus heureux d'apprentissages et de découvertes, et les incertitudes du chemin des ouvertures vers l'infinie complexité du monde davantage que des menaces à notre narcissisme.

⁴ Cf. le classique « rasoir d'Ockham » qui privilégie un principe de simplicité pour expliquer des phénomènes. Faut-il encore ne pas confondre simplicité et simplisme...